

"La Ruhr dans l'Allemagne nouvelle" dans Le Monde (21 août 1952)

Légende: Le 21 août 1952, le quotidien français Le Monde décrit la puissance industrielle du bassin de la Ruhr en Allemagne de l'Ouest.

Source: Le Monde. dir. de publ. Beuve-Méry, Hubert. 21.08.1952, n° 2 354. Paris: Le Monde.

Copyright: (c) Le Monde

URL: [http://www.cvce.eu/obj/"la_ruhr_dans_l_allemande_nouvelle"_dans_le_monde_21_aout_1952-fr-8be3cc51-0d9d-40b1-929f-aaded3cd1939.html](http://www.cvce.eu/obj/)

Date de dernière mise à jour: 14/09/2012

La Ruhr dans l'Allemagne nouvelle

Le paradis du paternalisme

De notre envoyé spécial Georges Penchenier

Essen, ... août. – Alfred Krupp von Bohlen und Halbach, héritier du nom, ex-criminel de guerre de Landsberg, gracié par M. MacCloy, alors haut commissaire américain en Allemagne, fut reçu à l'époque sinon en triomphateur, du moins en enfant prodigue dans sa bonne ville d'Essen. Aujourd'hui une nouvelle étape a été franchie. Il vient de rentrer en possession de la villa Hügel, monstruosité architecturale à la dimension de la tribu qui l'habitait. Tout est bien qui finit bien, et chacun y trouve son compte. Les Krupp parce qu'ils récupèrent ce qui leur appartient, les alliés parce qu'ils ont tourné une nouvelle page dans l'histoire de leurs rapports avec l'Allemagne dénazifiée, les habitants d'Essen parce que toute mesure prise dans ce sens leur démontre que l'ordre dont ils étaient si fiers est lentement rétabli et que chaque jour s'efface un passé récent et douloureux.

Il importe peu d'ailleurs que la famille Krupp n'ait plus la puissance qu'elle connut il y a vingt ou quarante ans. Aux yeux d'un monarchiste le prétendant n'a pas besoin de troupes pour être salué comme tel. Il est, et cela suffit. Détrôné, exilé même, il reste le pavillon, l'exemple. A Essen, où les Krupp règnent depuis 1642, d'abord petits hobereaux du commerce du fer avant de devenir rois de l'acier, tout redit la gloire d'une famille qui non seulement créa et développa la ville, mais réussit ce tour de force de s'incarner dans ses six cent mille vassaux. Ici on naissait Krupp, on vivait dans des maisons Krupp, on mangeait dans des gamelles Krupp, on se détendait dans des cinémas, des stades, des piscines, des foyers Krupp, on mourait Krupp.

Maintenant que la tourmente est passée il est temps de renouer avec la tradition. Les noms d'Alfred et de Frédéric ont été rendus aux rues qui les portaient naguère. On a replacé la statue d'Alfred, premier du nom (1812-1887), face à la maison des mineurs : le «Glückaufhaus». Enfin l'actuel héritier, pour remercier la Providence de l'avoir sinon rétabli dans tous ses droits, du moins sorti de prison, a eu l'idée royale d'inaugurer en pleine ville une chapelle commémorative ouverte aux deux cultes. Le ban et l'arrière-ban de la société participèrent à cette cérémonie pieuse, où se pressaient anciens ouvriers, délégués du syndicat, membres de la municipalité. On était, comme toujours, en famille dans la bonne ville d'Essen.

Conscience unanime

Ce climat particulier n'est d'ailleurs pas le propre d'Essen. Dans toutes les villes de la Ruhr, à Rheinhausen comme à Dortmund, à Duisburg comme à Bochum ou à Gelsenkirchen, c'est la même conscience unanime d'appartenir à un peuple fidèle et travailleur, solide, paisible, en un mot allemand.

Dans un triangle de moins de 100 kilomètres de côté, sous un ciel gris, noir ou rouge, où l'étranger écrasé rêve de soleil et d'eau claire, sept millions d'êtres forgent à la fois l'acier et le destin du pays. Ce n'est plus seulement un travail, c'est une mission. Pas un métier, un sacerdoce. Dans d'autres nations le pays minier, le pays noir, échappe à la conception que se font de l'existence la majorité des citoyens. Quel est le paysan de Gascogne ou de Provence qui pense jamais aux hauts fourneaux de Lorraine et aux puits du Nord?

En Allemagne occidentale, cinquante millions de bons Allemands vivent au rythme des pulsations de la Ruhr. Tout ce qui touche à la province de Rhénanie-Westphalie les intéresse. Ils s'insurgeaient hier encore contre les démontages et la décartellisation; ils se passionnent aujourd'hui pour la reconcentration des industries lourdes. Les derniers chiffres de production leur sont connus. Quelle jubilation à l'idée que depuis quelques jours aucune autorité alliée ou interalliée ne pourra plus s'opposer à ce que les hauts fourneaux produisent, produisent, produisent !... Il y a là-dedans du Wagner et toute une épopée de Niebelungen échappés des forges médiévales, multipliés par centaines de milliers, pour envahir les aciéries gigantesques des temps modernes.

Apport slave

Le croira-t-on? Ce territoire – le plus allemand de toutes les Allemagnes – exemple de force, de travail et de tradition offert à tout un peuple qui veut être le plus fort, qui se félicite d’être le plus travailleur, et qui cherche dans le passé toutes ses raisons de croire, d’espérer et de triompher... ce pays est slave à 50 %. Sans doute ne ferait-il pas bon le dire là-bas ! L’opulente Germania, qui se dresse au-dessus du Rhin, Walkyrie triomphante chère au cœur allemand, n’aimerait pas savoir que c’est à une main-d’œuvre slave qu’elle doit sa force. Il est vrai que cette main-d’œuvre, plus ou moins serve – plutôt plus que moins, – s’est germanisée en trois ou quatre générations. Davantage encore qu’en France, les centaines de milliers de paysans venus de Poméranie, de Silésie et des bords de la Vistule ont fait souche dans la Ruhr et oublié leurs origines. Renié serait plus exact : on n’aime pas les Slaves en Germanie. On ne les a jamais aimés. Ils sont venus parce qu’on avait besoin d’eux. Ils sont restés parce que rivés à leur mine, à leur haut fourneau, comme jadis le serf à la terre. Les travaux les plus pénibles, les plus méprisables étaient pour eux. Ils ont tenu bon. Les enfants déjà évitaient de parler la langue maternelle. Les petits-enfants ont servi le III^e Reich comme il se devait.

Ce sont eux sans doute qui ont donné à la population du pays noir cette mentalité si particulière qui en fait une pâte solide, docile, disciplinée, reconnaissante. Ce brassage de races dans un territoire relativement petit où se sont frottés et façonnés les émigrants a conduit rapidement à une sorte d’américanisation où les pouvoirs publics, les grandes familles, le clergé et le syndicat trouvent leur compte. Au conformisme de la Ruhr on ne saurait comparer sans doute que celui des Etats-Unis. Il y manque encore les clubs des douairières, mais peut-être est-ce moins nécessaire ici que là-bas. Ce peuple, le plus typique de l’Allemagne, était tout naturellement enclin à s’adapter aux formules paternalistes des grands industriels. S’il fallait le définir par quelques formules lapidaires, on pourrait dire qu’il accepte son sort et n’éprouve pas le besoin d’en changer.

Les bons pasteurs

Le génie d’un Thyssen, d’un Krupp, d’un Klöckner, c’est justement d’avoir compris cela et d’avoir su être les bons pasteurs de ce troupeau. Ils ont attaché l’ouvrier à l’entreprise, au point que la plupart de ceux que j’ai rencontrés ayant passé dix, vingt ou vingt-cinq ans dans la même maison pouvaient me dire qu’ils n’avaient fait qu’y relayer leurs pères. L’ancien patronat de la Ruhr, le plus caractéristique des patronats bien pensants, a tissé autour de ses ouvriers un vaste réseau qui en faisait sinon des esclaves, du moins des clients au sens romain du terme. Ils n’ont certes pas, comme il fut fait ailleurs, attendu les revendications sociales pour créer tout ce qui était nécessaire à l’existence de leurs vassaux. Crèches, cités ouvrières, primes à l’ancienneté, dortoirs ou douches, terrains de sport et cantines, camp d’été, allocations diverses, dons en nature, ils ont tout inventé, donnant généreusement – et à temps – ce qu’en d’autres lieux les ouvriers exigèrent plus tard en recourant à la grève.

Aujourd’hui le syndicat n’a eu qu’à reprendre une tradition aussi bien établie. Les patrons – du moins dans l’industrie lourde – ont en principe disparu. Les sociétés anonymes sont gérées suivant le principe de la co-gestion. Au sein de l’entreprise les directeurs du travail, désignés par les représentants ouvriers au conseil de surveillance (héritier de l’ancien conseil d’administration), poursuivent une politique inaugurée il y a cinquante ans.

Mais voici la meilleure illustration de cette thèse : à Alfred Krupp sorti de prison des journalistes faisaient remarque que bien des changements étaient intervenus depuis la fin de la guerre. On parla de la co-gestion. L’héritier de la villa Hügel eut le sourire :

«Ce n’est pas nouveau, dit-il. Ma grand-mère disait déjà: Lorsque patrons et ouvriers travaillent la main dans la main, d’un même élan et dans un même but, alors le travail devient une prière.»

Il faut être latin pour avoir envie d’en rire; les Allemands prennent cela pour argent comptant.

Georges Penchenier.